

des de l'hospodar a fait connaître que l'instigateur de cette révolte était l'ex-Boyard Deschu, devenu comme galérien dans la saline. Elle a dévoilé en même temps l'existence d'un vaste complot conçu par lui, et qui avait pour premier but le meurtre du prince Bibesco et de toute sa cour. D'accord avec d'autres conspirateurs serbes et bulgares, la Valachie toute entière devait être livrée aux flammes, afin d'appeler sur ce pays toute l'attention de la Porte, et à l'aide de cette diversion, procurer le soulèvement de la Bulgarie, pour l'élever en principauté chrétienne, à l'instar de la Serbie, en la plaçant aussi sous le protectorat de la Russie. Le gouvernement russe est sans doute fort étranger à des projets sortis de si bas lieux, mais l'on ne peut se dissimuler que le rôle qu'elle joue en Serbie et dans les deux autres principautés danubiennes est bien fait pour égarer les autres peuples de race slave, en leur faisant espérer, sous l'égide de la Russie, une situation pareille à la demi-libération dont jouissent ces provinces.

## TURQUIE.

— La *Gazette universelle allemande* publie les nouvelles suivantes qu'elle a reçues d'Alexandrie, à la date du 25 août :

« Le nouveau consul-général de Russie, M. de Fock, récemment arrivé de Constantinople, a été reçu, avant-hier, en audience par le Pacha. Mehmet-Ali était de mauvaise humeur. Au moment où le consul entra dans la salle, il resta assis sur son divan et invita le consul à s'asseoir à côté de lui. L'entrevue fut très courte. M. de Fock fut très laconique dans son discours, et Mehmet-Ali dans sa réponse. On a remarqué, dans cette entrevue, une grande précipitation, même de la part des domestiques, qui paraissaient distraits. Un servant le café, le kachyvdje présenta la tasse de la main gauche au consul, et de la droite à Mehmet-Ali. Or, chez les Turcs, un pareil acte est considéré comme un signe de mépris, et il y a dix ans, Mehmet-Ali exila à la Mecque deux officiers de sa maison, pour avoir présenté le café de la main gauche à deux voyageurs européens qu'il estimait particulièrement. Comment donc a-t-on pu commettre une pareille méprise ? Après l'audience, le Pacha se leva en colère et marcha à grands pas dans la salle, puis il partit pour la campagne. Le consul russe n'a pas regardé un seul instant le Pacha : il a eu toujours les yeux fixés sur l'interprète. »

## ORIENT.

— A l'occasion des publications du *Morning-Herald* et du *Globe* relatives à la possession de Suez et de la route des Indes par la Grande-Bretagne nous avons rappelé des faits historiques qui ne permettent pas de se méprendre sur l'attitude respective de la Russie et de l'Angleterre. Il est certain, malgré les dénégations intéressées des feuilles ministérielles et l'adhésion complaisante que donne le *Times* à ces réticences, qu'il a été question entre ces deux puissances d'un traité, ou, si l'on veut, d'un arrangement qui assurait à l'Angleterre le libre passage vers ses possessions des Indes. Mais il y a dans cette question un point de vue plus large. Toute communication obtenue par l'Angleterre vers les mers de l'Inde, quel qu'en soit le genre, doit réveiller toutes nos craintes. S'il faut se préoccuper de la création d'un chemin de fer ou d'un canal à travers l'isthme de Suez, c'est surtout parce que ce projet se rattache à des plans de politique générale et européenne qui se réaliseront rapidement si nos hommes d'Etat s'obstinent, par une illusion déplorable, à n'en pas tenir compte, et à se fier à la candeur des deux gouvernements russe et anglais. L'histoire du fameux traité de 1840 fait connaître à fond la diplomatie de ces deux Cours. Cet historique et les conséquences qu'il en faut tirer pour l'avenir, sont exposés dans un article récent du *Morning-Herald* que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs. Malgré les railleries du *Times* et du *Journal des Débats*, les assertions du *Morning-Herald* ont trop en rapport avec ce que nous savons de ce côté du détroit, des négociations du traité de 1840 et des intérêts russes et britanniques, pour que les révélations de cet organe du duc de Wellington et de lord Aberdeen ne soient pas enregistrées avec soin.

« Il est évident pour tous, dit le *Morning-Herald*, que l'empire d'Orient est à la veille de s'écraser. L'Angleterre ne veut pas un aggrandissement territorial, elle ne convoite pas sa part des dépouilles de cet empire ; mais elle ne veut pas permettre à d'autre de s'emparer de l'Egypte et de lui barrer ses communications continuées avec les Indes anglaises. La conduite de l'Angleterre en 1840 a été l'indice de cette politique. Croira-t-on que ce traité n'avait été conclu que pour donner de l'ombrage à la France, ou que l'Angleterre aurait consenti à modifier sa politique dans l'unique but de faire plaisir à la Porte en lui rendant la Syrie ? Non, de graves intérêts étaient en jeu, et, avec le traité patent de 1840, existait sans doute une convention secrète pour la division future de l'empire ottoman et pour l'exclusion de la France du Levant. — La haute diplomatie seule était dans le secret de combinaisons. En 1840, on posait les bases d'un traité à venir, en vertu duquel, quelque événement qui arrivât dans les autres parties de l'empire ottoman, l'Angleterre s'assurerait un libre passage en Egypte et la domination de la mer rouge. Peu de temps après cet événement, l'Angleterre s'empara d'Aden, à l'une des extrémités. La possession de Suez est à la conséquence naturelle de cet acte. Il est de notre devoir de veiller à ce qu'aucun intérêt hostile ne surgisse entre nous et Alexandrie, et quelle que soit la forme, il est certain que la chose est comptée en substance. — Il est bien évident que nous nous assurerons un libre passage d'Alexandrie à Suez, et la domination de la mer rouge, par nos positions de Suez et d'Aden. Outre les intérêts de l'humanité, l'Angleterre sera toute prête à dire, quand l'ombre de trône du Sultan se sera écroulée ; Cette route est à moi... et nulle puissance au monde ne s'interposera entre moi et la grande route de l'O-

rient. — Il est évident que dans toute notre politique orientale, la France ne compte pour rien, parce qu'elle n'a pas le pied dans le Levant, et les grandes puissances sont décidées à ne pas lui en laisser prendre. Ce n'est pas avec la France que l'Angleterre doit traiter, mais avec la Russie, dont les vues sur Constantinople sont presque avouées, et avec l'Autriche, qui ne saurait rester indifférente à l'événement. Nous devons agir de concert avec la Russie et l'Autriche ; et il n'est pas douteux que ce même arrangement qui assurera à l'Angleterre le libre passage à ses domaines des Indes-Orientales, assurera aux vaisseaux de guerre de la Russie la libre entrée et sortie des Dardanelles et la jonction de la mer Noire au Levant. — L'Angleterre peut avoir tort de céder ces avantages à la Russie ; mais il se pourrait bien que des hommes d'Etat qui voient dans Constantinople la proie assurée des Russes, voulussent obtenir dès à présent du Czar l'assentiment à la politique vis-à-vis de l'Egypte et de la mer Rouge. La nature a tracé elle-même une grande route de communication entre l'Europe et le sud de l'Asie. La puissance européenne qui a le plus d'intérêt à cette communication, doit établir ses droits d'une manière incontestable. L'Angleterre serait imbécille si elle ne se préparait pas à faire face aux éventualités en Orient ; et quelque forme que revête sa politique, ce traité dont on parle doit être substantiellement exact. »

## LE PENITENT NOIR.

Suite et fin.

Le comte Léonard, rentré dans le salon, chercha des yeux la douce figure de sa fille, bien certain que cette belle vision calmerait les tumultes de sa colère intérieure. En effet, dès qu'il aperçut le front candide de Bianca et son sourire virginal, et toute sa grâce modeste, il sentit sa haine le quitter ; mais ses traits accusaient encore la vive agitation qui tourmentait son cœur. « Qu'est-ce donc ? lui dit Bianca, qui avait des secrets merveilleux pour arrêter les élans de cette amie impétueuse ; que nous arrive-t-il d'extraordinaire, mon bien-aimé père et seigneur ?... Est-ce que notre fête vous semble mesquine, par hasard ?... Il n'est bruit que de notre magnificence. » Puis, après l'avoir attiré à l'écart, près d'un balcon couvert de fleurs : « Voyons, poursuit-elle, plaira-t-il à mon père de me conter son chagrin ; ou bien veut-il passer toute la nuit à froncer ses grands sourcils en regardant sa fille ?... Est-ce que les glaces et les sorbets ont manqué ?... est-ce que la musique a joué faux ?... est-ce que les pauvres n'ont pas reçu assez d'argent de nos intendans ?... Oh ! dans ce dernier cas, mon père a raison, il faut gronder, et surtout il faut donner le double de la somme à nos amis, les pauvres de Florence. *Mio padre* me répondra-t-il ? »

Le silencieux comte Léonard se contenta de sourire d'abord ; puis il dit lentement et à demi-voix :

— Bianca, mon trésor, je n'ai plus rien qui m'afflige, car tu viens de me parler ton langage angélique. C'était une idée folle qui me passait par la tête... Je pensais qu'après ton mariage peut-être ne ferais-je pas mal de voyager ; tu auras un soutien, un ami ; Raphaël me remplacera en tendresse, en soins empressés... Eh ! qui sait ? peut-être Dieu trouvera-t-il que ma mission sur la terre est accomplie, et me rappellera à lui... bientôt.

— Mon père ! que dites-vous ?... De grâce, est-ce que des nouvelles funestes vous sont arrivées ? est-ce qu'on vous menace ?...

— Tu sais, ma bien-aimée, que les menaces ne m'intimideraient guère ! répondit-il en souriant avec une telle sérénité que la paix fut rendue à l'âme de Bianca.

— Ah ! répondit-elle, vous m'aviez fait peur !

Et il l'embrassa sur le front et la serra contre sa poitrine, remerciant le Seigneur et laissant échapper quelques larmes qui tombèrent sur la couronne de la fiancée. Mais l'heure de la cérémonie approchait ; Bianca se retira dans son oratoire, et là, prosternée devant un reliquaire et un crucifix, elle pria longtemps. Quand elle reparut dans le salon, la fête avait cessé ; chacun, reprenant un air grave se disposait à suivre les jeunes fiancés à l'église du Dôme, où le mariage devait être béni à minuit par le cardinal-évêque. Les dames et les gentilshommes descendirent le grand escalier, causant à voix basse, suivant l'usage en pareille occasion. Le comte Léonard, donnant le bras à sa fille, saluait de droite et de gauche, et la foule de ses amis l'escorta jusqu'à son carrosse. A peine parut-il sous le péristyle du palais, que les cris et les *viva* éclatèrent de toutes parts, dans la rue et sur le quai ; tout ce peuple voulait lui serrer la main, et il la donna cordialement à beaucoup de ses voisins. Cependant, après avoir fait monter sa fille, et deux dames, ses parentes, dans la voiture de cérémonie, il parvint à s'y placer en s'arrachant aux démonstrations de la foule ; et le carrosse partit au pas de quatre superbes chevaux empanachés et entourés de valets portant des torches. Raphaël de Cordova et les conviés suivirent dans d'autres voitures dorées.